

Alain Niderst (éd.), *La Pastorale française de Rémi Belleau à Victor Hugo*, dans la série *Biblio 17*, Supplément aux *Papers on French Seventeenth Century Literature*, vol. 63, Paris-Seattle-Tübingen, 1991, 158 p., cart. ISSN 0343-0758. Ouvrage publié sous les auspices du Centre d'Étude et de Recherche d'Histoire des Idées et de la Sensibilité de l'Université de Rouen.

Une collection de quatorze études qui, dans leur ensemble, tracent le précaire destin de l'esthétique pastorale en France du XVI^e au XIX^e siècle. Ce petit livre d'une érudition impeccable mérite bien une place dans tout institut de recherche littéraire. Comme dit l'éditeur Alain Niderst dans son «Avant-propos» (p. 7-8), le genre ne se pratique plus de nos jours, mais sa thématique, la vie champêtre, exerce encore une attraction nostalgique qui inspire aux romanciers tels Giono, Pagnol ou Colette des pages mémorables. Produit de l'imaginaire poétique, nourrie d'intentions morales ou esthétiques, la pastorale reste en général étrangère à la réalité historique et sociale à laquelle elle appartient, bien qu'il existe aussi des exceptions à cette règle.

Dans son article, le premier du recueil, Françoise Joukovsky («La Composition de la *Bergerie* de R. Belleau», p. 8-22) examine le principe de composition dans la *Bergerie* de Rémi Belleau. Dans sa version définitive de 1572, l'ouvrage se divise en deux *Journées* dont la première observe une subtile progression thématique où sont évoquées tour à tour les joies de la paix, de la fertilité et de l'amour. Par le choix d'un cadre journalier qui laisse suivre aux morceaux de prose des visions lyriques, l'auteur entretient la fiction d'une promenade poétique comparable à celle d'un Sincero dans l'*Arcadie* de Sannazar. Ainsi le poète Belleau fait-il preuve (telle est la conclusion très convaincante de Mme Joukovsky) d'une attention particulière à la composition harmonieuse de son oeuvre.

Marie-Claire Richard («Les Genres rustique et pastoral - quelques thèmes pastoraux chez un auteur rustique: Noël du Fail», p. 23-36) discute en grand détail l'effort que met un Noël du Fail à démythifier quelques lieux communs de

l'univers pastoral, parmi lesquels notamment celui d'un âge d'or primitif. Chemin faisant, elle identifie les principales sources antiques et médiévales de ces topoï champêtres. Cet article contient en appendice des passages tirés de Virgile, Ovide, Lucrèce et Jean de Meung, qui auraient inspiré l'auteur des *Propos Rustiques*.

Marie-France Hilgar («Les Pastorales d'Alexandre Hardy: tradition et innovation», p. 37-45) examine la part de tradition et d'innovation dans cinq pastorales d'Alexandre Hardy. Les principaux thèmes et les maîtres italiens ou espagnols à imiter sont, dès la deuxième moitié du seizième siècle, établis en France. Hardy, qui lui aussi participe de l'engouement pour la pastorale, ne fait donc pas figure d'un innovateur à cet égard; sa vraie inspiration se serait montrée plutôt dans la création de ses personnages féminins qui, par leur dynamisme et leur force de caractère, jouent un rôle primordial dans ces pièces.

Jacques Morel («Pastorale et tragédie», p. 47-50) considère le phénomène d'interpénétration qui brouille la distinction des genres, prétendue rigoureuse, dans la production théâtrale du dix-septième siècle. Par une étude comparée de trois poèmes pastoraux (Le Tasse, *Aminta*; Racan, *Bergeries*; Mairet, *Sylvie*) et cinq tragédies majeures de la période (Théophile, *Le Pryame*; Corneille, *Clitandre*; Rotrou, *Saint-Genest*; Racine, *Britannicus* et *Phèdre*) il finit par y découvrir une série de thèmes communs aux deux genres: la rivalité, l'amour contrarié, les rêves d'innocence et d'évasion. Ce qui finalement distingue la pastorale de la tragédie, c'est que la première réussit à déjouer les forces inquiétantes qui, dans cette dernière, transforment le paradis pastoral en un enfer.

Guy Nondier («'Eglogues en sabots...' Quelques aspects de la pastorale normande», p. 51-68) évoque l'effort des auteurs de pastorale normands qui, comme Vauquelin de la Fresnaye, restèrent fidèles à l'idylle primitive d'inspiration théocritienne. A la fois savants et réalistes, leurs écrits dans ce domaine évoquent avec plus ou moins de sincérité le paysage normand, les travaux rustiques, la constance amoureuse des paysans et leur discrète sensualité.

Rien de plus étranger à l'oeuvre de Bossuet, dirait-on, que la poésie agreste; pourtant le berger y occupe une place importante, ainsi que le démontre Gérard Ferreyrolles dans «Les Bergers de Bossuet» (p. 69-82). La vie du berger, chez Bossuet, est d'abord un modèle à valeur morale: les dures contraintes de son existence le tiennent éloigné de toute oisiveté, et partant, de tout vice. Elle comporte aussi chez Bossuet une dimension politique exemplaire dans la mesure où la monarchie, une forme dérivée du patriarcat, donne au prince le rôle de père et de pasteur. Enfin le berger est aussi porteur de valeurs spirituelles: pauvre, ignorant, exempt de vanité et d'arrogance, il illustre le principe de l'humilité chrétienne, et sa vie errante rappelle que notre existence sur terre n'est que transitoire.

Claude Noisette de Crauzat («*La Pastorale sur la naissance de N.S. J.C. de Marc-Antoine Charpentier*», p. 83-91) se penche sur une oeuvre complexe et ambiguë de ce compositeur français que fut M.-A. Charpentier. La *Pastorale* de 1684, pièce sur la Nativité qui connut en fait trois versions successives, verse dans un baroque tardif qui, par ses contrastes, ses couleurs et ses rythmes, refuse de se plier aux exigences d'un classicisme triomphant. Son mélange volontaire des styles italien et français, la présence simultanée du profane et du sacré, ne servent qu'à mieux illustrer l'ambiguïté des goûts de cette époque.

L'*Astrée* de La Fontaine, tragédie lyrique inspirée du roman célèbre d'Honoré d'Urfé, fut sans contredit un échec: elle ne connut que six représentations à l'Académie Royale de Musique. Robert Garapon («A propos d'un opéra oublié de La Fontaine», p. 93-98) considère les raisons principales de cet échec, qu'il attribue à plusieurs maladresses dans l'économie de l'ouvrage, parmi lesquelles la longueur de sa trame et une surabondance d'allusions encombrantes.

Alain Niderst («La Querelle de la pastorale», p. 99-109) tente d'élucider les controverses théoriques qui, entre 1685 et 1730, divisent les critiques littéraires au sujet de la pastorale. Il sépare les théoriciens en trois camps, opposant

un Fontenelle, plus académique dans sa conception du genre, aux Segrais, Longepierre et Rousseau, qui eux renoncèrent à bannir de la pastorale les sujets héroïques ou les passions fortes, préférant en même temps la naïveté des personnages au dépens de la « finesse des sentiments » exigée par Fontenelle. La Motte, enfin, tient lui le chemin du milieu, content de pratiquer un « fontenellianisme assoupli ».

Dans une lettre à l'éditeur, Claude Mazauric (« L'Anti-pastorale ou les lumières du Pays de Caux », p. 111-117) brosse le tableau d'une dure réalité sociale remplie de famines, d'épidémies et de paupérisme dans le pays cachois d'Ancien Régime. La pastorale française des dix-septième et dix-huitième siècles ne serait alors que l'antithèse et le contre-discours mythique du féodalisme finissant.

Charles Batteux est l'auteur d'un manuel de critique littéraire souvent réédité depuis sa première parution en 1746, à un moment où justement la pastorale traverse une crise en France. Intentions déclarées de l'auteur : former le goût des jeunes gens et faire de la poésie une science exacte. Sylviane Albertan-Coppola (« La Pastorale enseignée, ou le *Cours de belles-lettres* de l'abbé Batteux », p. 119-128) examine de près la définition de la pastorale que nous offre ce manuel, et découvre qu'elle repose sur une tautologie.

Edouard Guitton (« André Chénier et le genre pastoral », p. 129-135) expose le caractère syncrétique des *Bucoliques* d'André Chénier. Loin de se contenter des seuls Théocrite et Virgile comme modèles, Chénier cherche ses inspirations chez une étonnante variété d'auteurs anciens et modernes, allant de Shakespeare et Gessner aux poésies chinoises du recueil Chi-King. Ce n'est qu'à ce prix qu'il évite l'anachronisme d'un genre désuet.

Virgile, Florian, Bernardin de Saint-Pierre, telles furent les lectures préférées du jeune Berlioz. Joseph-Marc Bailbé (« Berlioz et la pastorale », p. 139-147) discute l'influence de ces auteurs sur la sensibilité du compositeur.

Une atmosphère de pastorale anime surtout deux de ses ouvrages: *Les Troyens*, et *Béatrice et Bénédict*.

Et pour clore le recueil, Yvan Leclerc («L'Idylle - Hugo. Le Groupe des Idylles dans *La Légende des siècles*», p. 149-156) porte son regard aux derniers sursauts de la pastorale française dans l'oeuvre de Victor Hugo. Après Chénier, après Beaumarchais et Georges Sand, Hugo en effet relève l'idylle, mais c'est dans la conscience de manier un genre épave, écho de ce qui fut. Ainsi les 22 *Idylles* numérotées de la *Légende* fourniraient au genre pastoral un digne tombeau poétique.

Jan Pendergrass